

« Fernando Krapp m'a écrit cette lettre » au Théâtre de La Valette

Je t'aime, donc je t'ai

T ankred Dorst est un glaneur de thèmes, qu'il repère autant dans l'histoire de la littérature (« Toller ») ou de la philosophie (« Moi, Feuerbach ») allemandes que dans les récits populaires occidentaux ou orientaux (« La Grande Imprécation devant les murs de la ville »). Pour élaborer cet apologue-ci, il s'est inspiré d'une des « Nouvelles exemplaires », de Miguel de Unamuno, dont on peut gager qu'il ne s'y serait pas intéressé s'il n'y avait vu l'occasion de nous provoquer, de nous indigner, ou, en tout cas, de nous forcer à la réflexion.

Dorst a sûrement cherché à épurer la donnée initiale, à en souligner les axes dominants, et il nous donne, avec « Fernando Krapp m'a écrit cette lettre », une sorte de théorème dramatique dont la simplicité n'a d'égale que les redoutables résonances, l'abîme qu'il ouvre sur les mobiles du comportement humain, sur les rapports de force qui s'y trament.

Un magnat a décidé qu'il épouserait la plus belle fille de la ville. Il n'a pas éprouvé trop de difficultés à arracher le consentement du père, au bord de la ruine. Louisa, elle, résiste tant qu'elle peut, d'autant que la morgue de son prétentieux prétendant la révolte : n'a-t-il pas non seulement décidé qu'elle l'épouserait mais qu'elle le ferait par amour ? Elle cède, pourtant : elle ne peut préserver sa dignité au prix de l'abandon de l'auteur de ses jours.

La femme mariée et la mère de famille qu'elle est devenue voit pourtant une issue à ce qu'elle tient pour une humiliation : elle prendra donc un amant, ne fût-ce que pour faire sortir de ses gonds ce mari impavide, qui au demeurant lui révèle qu'il ne se prive pas pour sa part de ses fantasmes et de ses écarts. Mais rien n'y fait, d'autant qu'elle finira pas découvrir que sa propre marge de manœuvre n'a cessé d'être largement réduite. Seul un épilogue paradoxal met-

tra cette machinerie en question : et si une réelle passion, peut-être même partagée, avait présidé à cet affrontement de tempéraments ? Et si c'était de leur propre dialectique que ces partenaires s'étaient nourris pour échafauder leur amour ?

Dorst n'y va pas de main-morte : il cherche la clarté de l'épure, la netteté d'énoncé d'un syllogisme. On peut s'en désoler, considérer que l'argument, tout cohérent et conséquent qu'il soit, manque de chair. Il n'empêche que l'on assiste médusé à tant de logique, fût-elle infernale. Le metteur en scène, Jean-François Demeyère, se purlèche. Visiblement, en présence de tant de netteté démonstrative, il est à son affaire. Et, même, il en remet : l'ensemble du spectacle opte résolument pour la ligne claire. Décor, mobilier, costumes se cantonnent au noir, au blanc et, tout de même, aux infinités de gris.

Et les acteurs sont appelés à

émouvoir des signes évidents eux aussi, qui atteignent parfois à la limpidité de la gestuelle asiatique. Si Grégoire Baldari et Pedro Romero s'acquittent des figures adventices qui leur incombent, Jean-Paul Dermont et Laurence d'Amelio sont les protagonistes d'un tête-à-tête passionnant, à défaut d'un corps-à-corps passionné. Lui sait y faire pour lester son personnage de tyran fortuné d'un aplomb qui le rend presque attachant ; elle met sa beauté et son jeu hiératique au service d'une figure de femme dont, contrairement à l'usage, le mystère s'épaissit au fil du spectacle.

Il serait faux de voir là du théâtre à thèse, soucieux de démontrer l'une ou l'autre vérité première. Il nous conduit jusqu'à la question de l'autonomie de l'homme face au pouvoir, et nous largue devant l'énigme. C'est très fort.

JACQUES DE DECKER

Au théâtre de la Valette, à Iltre, jusqu'au 10 décembre, tél. : 067-64.81.11.